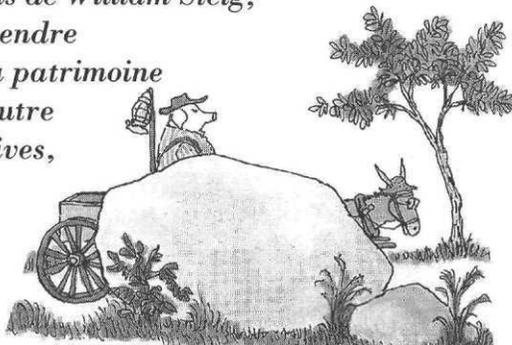




# LES ALBUMS DE WILLIAM STEIG

par Michel Defourny\*

*En choisissant d'analyser les albums de William Steig, Michel Defourny s'attache à comprendre en quoi ces livres appartiennent au patrimoine de l'enfance : il montre comment, outre leurs qualités graphiques et narratives, ils font écho aux sentiments et aux désirs les plus profondément ancrés chez les enfants.*



Le Voyage en carriole de Palmier le fermier, Flammarion

Lorsqu'il publie en 1968 son premier album pour enfants, *Roland, le cochon ménestrel*, répondant à l'appel de son ami Robert Kraus qui se lançait dans l'édition jeunesse<sup>1</sup>, William Steig a derrière lui une longue carrière de caricaturiste<sup>2</sup>. Sa collaboration au *New Yorker* remonte à 1930 et ses dessins lui ont acquis une grande notoriété aux États-Unis. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages parfois très amers, notamment en ce qui touche les problèmes

éducatifs<sup>3</sup> et les relations homme/femme<sup>4</sup>. À ma connaissance, aucun de ses livres pour adultes n'a été édité en France<sup>5</sup>. Une exposition couvrant cette partie de l'œuvre de William Steig a toutefois été présentée au public parisien. C'était en 1994, à la Galerie Martine Gossieaux. Helly Brubach, l'une des rédactrices en chef au *New York Times* écrivait dans la préface du catalogue : « On voit dans les dessins de William Steig le cheminement de l'amour : les regards obliques

\* Michel Defourny est maître de conférences à l'Université de Liège (Belgique).

1. Robert Kraus, également collaborateur du *New Yorker*, fondait à l'époque Windmill Books, où il a lui-même publié avec José Aruego Leo, Oscar, *Octave*...

2. Antérieurement, mais en 1968 également, William Steig avait publié *CDB !*, à lire « See the bee », un livre de lettres à décoder issu de ses travaux de publicitaire. Cf. « William Steig, The artist at work », in *The Horn Book Magazine*, March/April 1993, pp. 170-174.

3. Principalement dans *The Agony in the Kindergarten*, Duel, Sloan, 1950.

4. *Male/ Female*, Farrar, Straus, 1971.

5. Dans le registre adulte, seules nous sont accessibles les illustrations réalisées pour *Listen, Little Man !* de Wilhelm Reich. *Écoute, petit homme !*, traduction française de Pierre Kannitzer, est disponible en Petite Bibliothèque Payot/ 29.

Roland, le cochon  
ménestrel, ill. W. Steig,  
L'École des loisirs,



et complices entre deux êtres. Le rituel de la cour est soigneusement observé, promenades bras dessus, bras dessous du samedi après-midi. Quelques épisodes d'accouplements torrides nous sont offerts : un simple trait sert de frontière entre les deux corps. Et, enfin, comme conclusion fréquente à ces contes d'obsession et de fougueuse concupisance, Steig nous livre des scènes d'ennui conjugal : mari et femme échoués dans leurs fauteuils capitonnés sur l'île de leur tapis, en compagnie de leur chien triste étendu à leurs pieds. » Toujours selon Holly Brubach, les dessins de Steig révéleraient l'angoisse des hommes face aux femmes et plus particulièrement aux leurs. « Les hommes sont des chevaliers revêtus de leur armure, des clowns, des hommes des cavernes, des représentants de commerce, des troubadours, des cow-boys. Intérieurement, ce sont toujours des petits garçons mal à l'aise dans leur costume trois pièces (...). L'angoisse occasion-

née par la présence féminine est un sentiment que les hommes ne dépassent jamais dans les dessins de Steig. Pis que tout, peut-être, les tourments infligés par une femme peuvent se perpétuer au-delà du tombeau, ainsi une veuve gronde une pierre tombale, peu gênée dans son interminable diatribe, par la mort de son souffre-douleur de mari. »

Que s'est-il passé à partir de 1968 ? On laissera la question aux biographes. Toujours est-il qu'on constate un changement radical de direction. S'il arrive à William Steig de faire écho à son œuvre antérieure, lorsqu'il évoque par exemple dans *Caleb et Kate* une terrible dispute conjugale, ses livres pour enfants écrits et illustrés alors qu'il entre dans la soixantaine traduisent une extraordinaire confiance dans la vie et la force des relations amicales et affectives.

### **Maîtrise graphique : L'Os prodigieux**

Sur le plan graphique, la continuité est évidente. Dans ses albums pour enfants, Steig s'appuie sur une technique fondée sur trente ans d'expérience. Pour conserver sa spontanéité, il dessine rapidement, laissant l'initiative à sa main, de manière à se surprendre, explique-t-il lui-même<sup>6</sup>. Le trait est légèrement tremblé, faussement mal assuré. L'artiste semble ne relever son crayon qu'une fois le dessin achevé, note encore Holly Brubach. Ce serait là un point commun avec Picasso auquel il voue une admiration sans bornes. Les personnages vivent intensément sur la page. Un détail physique, une couleur, un objet contribuent à les typer : tablier de dentiste pour le docteur De Soto, moustache touffue et rousse pour Caleb, œil borgne pour le chat Ambroise, robe rose pour Perle... Les couvre-chefs souvent recherchés

6. Propos recueillis par Jonathan Cott, dans *Piper at the gate of dawn*, 1981, éd. consultée, McGraw-Hill paperback edition, 1985, p. 132.



L'Os prodigieux, ill. W. Steig, Kaléidoscope

particularisent également les héros : casque colonial du Docteur De Soto en Afrique, bonnet à pompon d'Irène la courageuse, foulard de Madame Tarsal la voyante, chapeau en paille troué aux oreilles de l'âne Ebenezer, bérêt de velours avec grande plume de Roland le ménestrel<sup>7</sup>.

William Steig est un visuel. Il a souvent répété à ses interlocuteurs que c'est le plus souvent une image qui constitue le point de départ d'un récit. « Pour Roland, j'avais l'image d'un cochon suspendu à une corde. Je me suis dit que ça donnerait bien. C'est toujours comme ça que ça démarre avec moi<sup>8</sup>. »

7. On peut lire dans *Dominic* : « Il possédait tout un assortiment de chapeaux qu'il aimait porter non pas tant pour se tenir la tête au chaud ou s'abriter de la pluie ou du soleil, mais pour l'allure qu'ils lui conféraient selon leurs divers styles : élégant, solennel, martial. », Gallimard Folio Junior, 1982, p.9.

8. James E. Higgins, *William Steig : champion for romance*, suivi de *From a conversation with William Steig*, dans *Children's Literature in education*, n°1, 1978, pp. 3-16.

Attitudes et mouvements finement observés sont restitués avec précision, parfois avec une pointe d'ironie. Que l'on se reporte, dans *L'Os prodigieux*, au passage où Perle s'est arrêtée pour regarder les vieux s'adonner à un jeu d'adresse. La fillette un peu béate paraît médusée. Son immobilité contraste avec l'élan de l'âne qui lance, tendu vers l'avant, son fer à cheval d'un geste sûr. À son côté, légèrement en retrait, les pattes derrière le dos, le cochon aux yeux grossis par ses verres épais attend son tour avec un sourire bonhomme, la bouche déformée par sa pipe. Trois personnages, trois états d'âme : les sentiments et les émotions se lisent aussi bien dans la mimique des visages que dans le traitement des corps. Dans ce même livre, Perle, les paupières closes, est allongée dans l'herbe, s'abandonnant à la tiédeur enivrante de l'air printanier. Sa robe s'étale telle une corolle de fleur. Plus loin, enfermée dans la maison de son agresseur, la petite est prostrée, toute tassée, la tête rentrée, et son regard hébété se perd dans le vide.

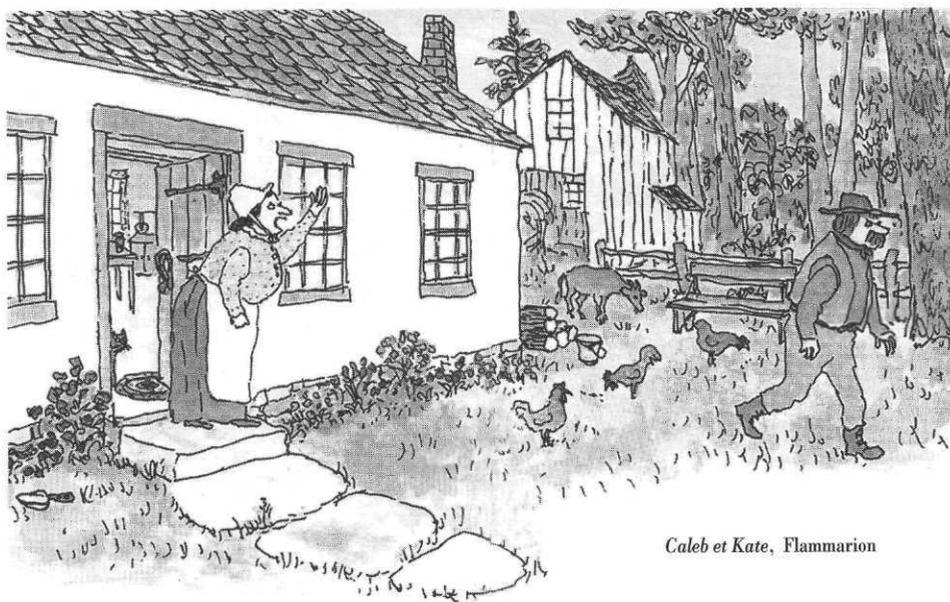
Les grandes images avec décor très coloré créent l'atmosphère et dilatent le temps : Perle flâne dans la ville, s'attarde devant la vitrine du boulanger, longe la rivière aux berges fleuries. D'autres, de dimension plus réduite, soutiennent le rythme narratif en serrant l'action de près, lorsque les événements se précipitent. Révélatrice à cet égard, la succession des illustrations qui racontent l'agression de Perle : le renard est passé du sourire enjôleur de l'élégant séducteur à la violence du prédateur qui enlève sa proie. Une fois dans son repaire, il s'active à la cuisine avec une froideur d'autant plus insupportable que se retrouvent dans le même dessin, d'abord séparés par une porte, puis face à face, le monstre et la fillette terrorisée. Ainsi William Steig affirme son double talent, celui d'artiste graphique qui croque ses personnages et les met en scène, et celui d'auteur d'albums.

## Des récits proches du conte : *Caleb et Kate*

Les histoires de William Steig s'apparentent au conte. Derrière l'enchaînement des épisodes, on reconnaîtra aisément un schéma narratif proche de ceux que les formalistes ont mis en évidence. Si l'on prend *Caleb et Kate* comme album de référence, on pourrait interpréter la violente dispute conjugale d'ouverture comme une forme de *transgression*, puisque l'engagement tacite de bonne entente a été rompu. La transgression est immédiatement suivie par l'*éloignement* de l'un des protagonistes : le charpentier en colère quitte la maison. Dans la forêt où il s'endort, le voilà exposé à la *malfaisance* de la sorcière qui lui touche l'index de la main gauche. La métamorphose de Caleb en chien est somme toute assimilable au *manque* ou à la *disparition*. Quoique toujours présent, le mari est dérobé aux yeux de tous. La *quête* de Kate commence alors. Elle fouille héroïquement la forêt toute la nuit et le lendemain elle interroge sans succès les habitants du patelin. À la recherche effrénée succède une période d'attente, *épreuve* d'autant plus douloureuse que Kate est en *situation d'impuissance*. Épreuve tout aussi difficile pour le chien confronté à sa double nature. Pour résister à l'animalisation complète, ce dernier renonce à jouer avec ses congénères. Le dénouement prend tout le monde de court. Les forces hostiles ont revêtu un nouveau visage. Le *combat* permet l'affrontement de Caleb et des voleurs qui ont fait irruption dans la maison. La blessure infligée par



*Caleb et Kate*, Flammarion



Caleb et Kate, Flammarion

*l'adversaire*, au cours de la lutte, et qui aurait pu correspondre au *marquage du héros*, devient ici la cause de la délivrance. En écorchant avec son couteau l'un des doigts d'une patte avant du chien, le voleur a égratigné le doigt qu'avait touché la sorcière. Le charme est instantanément rompu : Caleb est redevenu Caleb. *La malfaisance* est éliminée. Les gredins se sont enfuis. Kate et Caleb sont à nouveau réunis pour de nouvelles *noces* !

On pourrait se livrer à cet exercice scolaire avec les autres titres qui présentent entre eux de grandes similitudes. À partir du moment où le lecteur identifie consciemment ou non le récit comme un conte, il prend plaisir aux formes que peut revêtir le merveilleux. C'est ici qu'excellente William Steig qui repousse les limites de l'in vraisemblable, que ce soit au niveau des objets magiques aussi étonnants qu'un os qui parle ou des métamorphoses aussi inhabituelles que la transformation d'un ânon en rocher, d'un lapin en clou rouillé, d'une poule en paire de

pantoufles. Au plaisir de la surprise s'ajoute celui de l'incongruité. Des cocasseries qui ne seront pas sans influencer d'ailleurs le déroulement de la narration.

### Logique et magie : *Sylvestre et le caillou magique*

La magie est très présente dans l'œuvre de William Steig. « Parce que les enfants aiment la magie », explique-t-il à James E. Higgins. « Et probablement aussi, parce que je l'aime moi-même », ajoute-t-il<sup>9</sup>. Un harmonica tombé d'un chariot chargé d'ordures endort ceux qui entendent sa musique. Des formules bizarres psalmodiées par un os, « Ybbam sibibble, Jibbraken sibibble digray... », font rapetisser un renard qui détalait dans un trou de souris. Mais loin d'être anecdotique ou d'être réduit à une fonction narrative d'auxiliaire, le recours à la magie, chez William Steig, contribue au développement de la pensée logique et à la formation de l'esprit scientifique. C'est ce qu'ont épinglé deux cher-

9. James E. Higgins, art.cit.



Magie, expériences et retrouvailles dans *Sylvestre et le caillou magique*, ill. W. Steig

cheurs américains, Georgia L. Bartlett et le Dr. Clarence C. Truesdell, dans un article de la revue *Appraisal*, auquel Élisabeth Lortic et Annie Pissard ont fait écho dans *La Revue des Livres pour Enfants*<sup>10</sup>.

Dans *Sylvestre et le caillou magique*, pour que le caillou réalise les vœux du petit âne, un certain nombre de conditions doivent être remplies simultanément. Rien ne laisse supposer au départ que ce caillou ramassé pour enrichir une collection a quelque pouvoir que ce soit, même si sa forme parfaitement ronde et lisse, sa couleur rouge de flamme le rendent extraordinaire. Alors que l'ânon grelotte de froid sous la pluie, il suffit qu'il dise : « Je voudrais que la pluie cesse ! » pour que les nuages se dispersent, faisant place à un soleil brillant. Sylvestre « n'avait jamais eu l'occa-

sion de voir un de ses souhaits satisfait aussi rapidement ». Aussi en déduit-il, excluant le hasard, qu'il y a là quelque chose de magique. « La magie, se dit-il, devait se trouver dans l'étonnant caillou rouge. » À partir de cet instant, Sylvestre adopte la démarche expérimentale du scientifique qui cherche à confirmer son hypothèse, en se livrant à plusieurs essais. Il isole les paramètres l'un après l'autre afin de déterminer les conditions d'apparition du phénomène. L'ânon répète le même vœu, caillou à terre, puis caillou entre les sabots. Enfin, dans une seconde phase, Sylvestre élargit le champ d'application. Le passage de la météo au domaine de la santé (une verrue à faire disparaître) permet la généralisation. Une loi pourrait presque être formulée : la magie opère à partir du moment où Sylvestre émet un vœu (verbale-

10. « La formation de l'esprit scientifique, chez Sylvestre, Max, Amos, Boris, Lola et un si joli petit chien », dans *La Revue des Livres pour Enfants*, n° 101, printemps 1985, Supplément sciences/ techniques/ jeunesse, n° 13, pp. 67-69.

ment ou même en pensée) en étant en contact direct avec le caillou. La fin de l'histoire apporte une dernière confirmation puisque Sylvestre retrouve son état d'âne en pensant « je voudrais être vraiment moi-même à nouveau », après que son père eut déposé le caillou magique sur le rocher qu'il était devenu, à la suite d'un vœu malencontreux<sup>11</sup>. Et Élisabeth Lortic et Annie Pissard de conclure : « prouver l'existence d'un pouvoir magique demande un grand effort de logique. »

Cette logique proche du jeu sera exploitée dans *Salomon et le clou rouillé*, de même que dans *Caleb et Kate*. Dans ces albums, les métamorphoses, disparitions et réapparitions ne s'opéreront que dans des conditions précises.

Parallèlement William Steig s'amusera à fournir des explications plausibles ou saugrenues, proches quelquefois d'un délire « non-sense », lorsque, pour sortir d'une impasse narrative ou pour éviter une fin malheureuse, l'inattendu se produit. Dans *Tiffky Doofky*, le chien éboueur échappe au mauvais sort que lui a jeté la vieille poule-fée, parce qu'au coucher

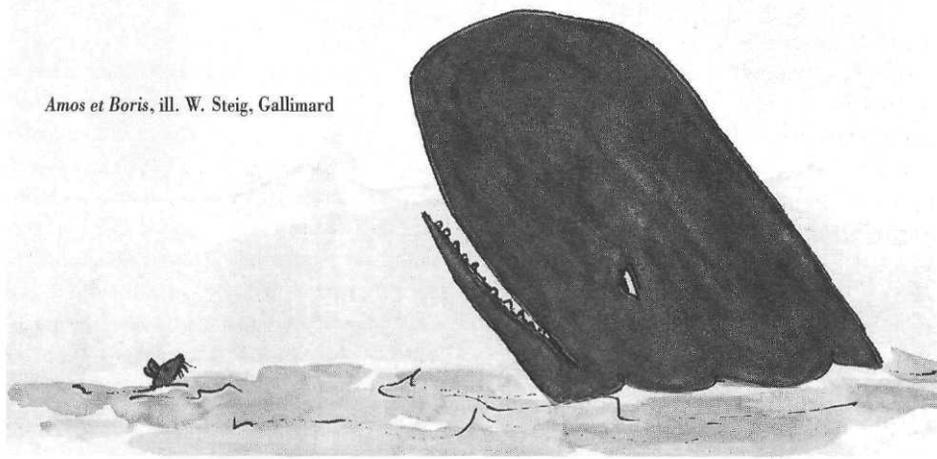
du soleil, celle-ci s'est métamorphosée en une paire de vieilles pantoufles. La mémère voulait se reposer après avoir pondu un œuf. Du coup, elle en avait oublié son souffre-douleur ! Dans *Gorki plane*, le petit garçon-grenouille, bloqué en altitude, imagine un procédé pour redescendre : laisser s'écouler peu à peu le liquide magique contenu dans son flacon. Chaque goutte versée rapproche Gorki de la terre où il finit par se poser.

### Bonheur de vivre et angoisse : Gorki et Amos

Si les albums de William Steig bouleversent tellement les lecteurs, c'est parce que, au-delà de leurs qualités graphiques, de leur cohérence narrative, des surprises comiques qu'ils réservent, ils font écho à la fois au bonheur d'être au monde et aux angoisses les plus profondes de l'enfance.

Le bonheur d'être parcelle de l'univers illumine de nombreux épisodes. Que de doubles pages où l'on voit les héros, souris, grenouille, cochon, étendus face à l'immensité du

*Amos et Boris*, ill. W. Steig, Gallimard



11. On se souvient que Sylvestre, pris de panique au moment où un lion l'attaquait, avait souhaité devenir rocher. Le caillou tombé sur le sol, la magie cessa d'être opérante. Sylvestre resta figé en rocher.

ciel, comme dans une fusion mystique avec les forces vives de la nature ! À l'entour, l'herbe verdoie, les arbres sont couverts de fleurs, la lumière est généreuse, le souffle du vent... rafraîchissant et fécondant. Dans *Amos et Boris*, c'est en pleine mer que la petite souris se laisse gagner par l'extase :

« Une nuit, dans une mer phosphorescente, il s'émerveilla de voir des baleines souffler de l'eau lumineuse ; plus tard couché sur le pont de son bateau, regardant l'immense ciel étoilé, le minuscule Amos, petit point vivant dans le vaste univers vivant, se sentit en harmonie complète avec cet univers. »

Le bonheur naît aussi de la rencontre de deux êtres qui se découvrent semblables et différents. À cet égard, le premier dialogue entre Amos et Boris est exemplaire :

- « Quelle sorte de poisson es-tu donc, demanda la baleine. Tu dois être une espèce unique !

- Je ne suis pas un poisson, dit Amos. Je suis une souris, qui est un mammifère, la forme supérieure de la vie. Je vis sur terre.

- Nom d'une palourde et d'une seiche ! dit la baleine. Je suis aussi un mammifère, bien que je vive dans la mer. Appelle-moi Boris, ajouta-t-il. »

Au fil des pages, une amitié profonde faite d'estime mutuelle unit Amos et Boris. « Boris admirait la finesse, la délicatesse, le toucher léger, la petite voix, le rayonnement de la souris. Amos admirait le volume, la noblesse, la puissance, la volonté, la belle voix et la bienveillance généreuse de la baleine. »

Inversement, au cours de leurs aventures, les héros de Steig connaissent de terribles angoisses. Celles qui sont familières aux enfants contraints d'appivoiser la séparation. Ceux-ci souffrent si souvent de la solitude, ils attendent en ayant peur d'être oubliés, ils doutent... et se posent de graves questions métaphysiques. Ici, par-delà les dangers qu'ils courent, les héros sont

confrontés au silence, au vide, au temps long qui passe sans que n'arrive rien.

« Il resta ainsi un long, un très long moment, lit-on dans *Gorki plane*, se demandant où il se trouvait (...). Il n'y avait rien autour de lui, en dehors de la nuit secrète et silencieuse, cette mer d'étoiles clignotantes. Comme dans un rêve, Gorki commença à se poser des questions sans réponse : est-ce que quelqu'un savait où il était ? Dieu, par exemple ? Et ses parents ? Il aurait voulu être de retour à la maison, avec eux maintenant endormi dans son lit de plumes. »

Amos frise le désespoir, après sa chute du bateau et juste avant sa rencontre avec Boris. « Accablé par la beauté et le mystère de ce qui l'entourait, il roula sur lui-même et, du pont de son bateau, tomba dans l'eau (...). Et il se trouvait là ! Où ? Au milieu de l'immense océan, à quinze cents kilomètres au moins de la côte la plus proche, sans personne en vue et pas même un morceau de bois flottant auquel se raccrocher (...). Vint le matin, comme d'habitude. Amos se fatiguait terriblement (...). Ses forces l'abandonnaient. Il se mit à se demander ce qu'il ressentirait s'il se noyait. Serait-ce long ? Serait-ce vraiment terrible ? Son âme irait-elle au ciel ? Y trouverait-elle d'autres souris ? »

Le génie de Steig, c'est sans doute d'avoir traduit en images fortes ou cruelles, comiques ou poétiques, le vécu indicible des enfants. Combien d'entre eux se reconnaîtront confusément dans le chien Caleb qui est obligé de faire le beau devant un parterre d'adultes, contraint en outre de supporter leurs marques physiques d'affection ? Qui n'a frissonné en tournant les doubles pages illustrant les saisons, automne, hiver, printemps, sur la colline des fraises, lorsque Sylvestre n'est que rocher dans un paysage vide ? L'inquiétude est à son comble lorsque, recouvert par la neige, le caillou rouge, seul signe d'espoir, n'est même plus visible sur

l'image. Le hurlement du loup assis sur la pierre, qui crie sa faim, n'exprime-t-il pas la souffrance de Sylvestre incapable de se dire ?

### Entêtement et courage :

#### **Irène, Zéké, le fermier Palmier, et les autres**

Les héros de William Steig luttent avec acharnement contre l'adversité. Palmier le fermier et son âne réagissent avec philosophie et efficacité, en faisant fi du qu'en-

dira-t-on. Ils rentreront chez eux, malgré l'orage qui a inondé le chemin, malgré l'arbre qui est tombé sur eux, malgré la roue qui s'est détachée de la charrette, malgré le jarret foulé d'Ebenzer qui tirait la carriole, malgré la culbute générale qui a tout démoli. Le fermier dynamique s'entête, dût-il paraître ridicule. Il enfourche le vélo qu'il avait acheté pour sa fille, son âne grimpe sur son dos, et c'est un équipage surréaliste qui arrive sain et sauf à la maison. Le rythme est si enlevé, les accidents et leur accumulation si loufoques que l'album a pris l'allure d'un film burlesque américain des années folles.

Avec *Irène la courageuse*, on se croit à la fois dans une fable très morale d'époque victorienne aux ingrédients vieillots et charmants et dans un dessin animé parodique d'aujourd'hui. La petite Irène se bat énergiquement contre un ennemi féroce et invisible si présent qu'elle croit l'entendre. « Rentre-à-la-maison, siffla le vent. À-LA-MAI-SON-ON, hurla-t-il, ou gare à toi ! » En optant pour une langue emphatique dans la narration du combat épique que la fillette livre contre le vent, la neige et le froid, William Steig crée la distance qui lui permet de faire passer sa leçon. Car c'est bien d'une grande leçon qu'il s'agit.

Irène n'est pas la seule parmi les héros de Steig à afficher une rage de vaincre. Le docteur De Soto, enrhumé dans une cage en Afrique, tord, dans un accès de colère, deux barreaux de sa prison et se libère. Il court dans la forêt jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Zéké le cochonnet à l'harmonica lutte jusqu'à la dernière extrémité. Alors que les chiens-truands lui ont solidement lié les pattes derrière le dos, Zéké s'accroche à son instrument qu'il serre entre les dents. Il sait que son salut dépend de sa musique. À deux reprises, grâce à elle, il endort ses adversaires (la seconde fois, c'est un coyote qui l'a attaqué) et se sauve. Ce n'est qu'arrivé devant la porte de la maison familiale que Zéké s'écroule.

### Le droit d'être un enfant : Basile et Pete

À côté des héros ou des aventuriers, des amateurs de voyage ou des amoureux, il y a chez William Steig des enfants tout simplement, qui ont le droit d'être eux-mêmes. Basile est de ceux-là. Il boude pendant tout un livre, c'est-à-dire pendant vingt-cinq pages ou, en d'autres mots, pendant toute une journée, du matin jusqu'au soir, et même sous la pluie. Le chantage affectif ne brisera pas sa détermination, Basile ne perdra pas la face. Pourtant, le lendemain matin une bonne surprise attend la famille au réveil, parce que faire volte-face c'est aussi être un enfant !

Dans *Pete's a Pizza*, c'est le triomphe du jeu, de la fantaisie et de l'humour dans la relation parents/enfants que célèbre William Steig, alors qu'il est âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Après la lecture de cet album, gageons que dans les familles, tout le monde, comme chez les Steig, a voulu jouer à la pizza. Point de magie ici, même s'il s'agit de faire sourire un enfant cafardeux, pas de métamorphose non plus, même s'il s'agit de

transformer un garçonnet en pizza. Faire semblant suffit. Le plaisir naît du décalage entre le texte qui reprend les principales étapes de la recette de cuisine et les images dépouillées qui montrent les parents affairés face à la table où est étendu Pete-pâte-à-pizza. Dans ce livre jubilatoire qui provoque le rire, mais qui a été oublié par les éditeurs de langue française, William Steig, caricaturiste et conteur, atteint le sommet de son art.

Pour être plus complet, il aurait fallu croiser les albums et les courts romans écrits par William Steig à l'intention des lecteurs plus âgés. On aurait retrouvé dans *Dominic*, dans *Le Vrai voleur*, dans *L'Île d'Abel* des thèmes

apparentés à ceux que nous venons d'explorer. Peut-être y viendrons-nous ultérieurement ?

En fin de parcours, on ne peut manquer de s'interroger sur le peu d'intérêt qu'a suscité dans les pays de langue française une œuvre aussi étonnante et aussi indispensable aux enfants. Alors qu'aux États-Unis l'œuvre de William Steig a recueilli des dizaines de prix, parmi les plus prestigieux, qu'elle a été fêtée par les lecteurs, les parents et les médiateurs<sup>12</sup>, chez nous, ses albums sont pratiquement introuvables ; les quelques titres dont nous disposons sont scandaleusement défigurés dans des éditions en format de poche. ■

*Pete's a pizza,*  
ill. W. Steig,  
Harper Collins



12. Avec quelques réserves cependant. Il faut rappeler que le Syndicat de la police de l'Illinois avait vu d'un assez mauvais œil que, dans *Sylvestre et le caillou magique*, des cochons portent l'uniforme des policiers. Le livre considéré à l'époque comme subversif avait été retiré de nombreuses bibliothèques américaines.